

NANKAP

LE PREMIER DU NOM

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Paul Adrien Nanfah Nguemngang, 2023

004917688096597

www.adriennanfah.com

ISBN : 9798868235276

Ceci est une œuvre de fiction. Les évènements qui y sont décrits sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnages ou des lieux existants ou ayant existé n'est que pure coïncidence.

Pour toi, Édie Flore.

I

Voici l'histoire de celui qu'on appelait Nankap. Elle commence à Baling, à la trentième année du règne de Kamen II, un matin de *kouôtchack*. Le palais royal se réveille. Il a une apparence typique à ceux des pays de cette région d'Afrique antique : une large cour sèche à force d'être sans cesse piétinée par les rassemblements populaires ; un coin des cuisines d'où sortent les rires et les bruits rythmés des mortiers ; ceux des braves femmes levées avant le jour ; les poules qui picorent le sol ; les chèvres qui broutent l'herbe ; les allées et venues. Nankap a grandi dans cette cour. Il a la charge de servir Tanò, le jeune prince qui, à cette époque, n'a que sept ans. Comme tous les jours de chasse, les deux vont faire la ronde des pièges, mais il

faut d'abord honorer le rituel. Saluer Gimé.

Depuis la mort de sa mère, Gimé a pris soin de Nankap. C'est une dame âgée, mais pleine d'énergie. Seuls les cheveux blancs ornant sa tête comme des fleurs de coton trahissent le nombre de ses années. Elle se lève toujours tôt et ne manque jamais d'occasions de dire à qui veut l'entendre que c'est bien ça le secret de sa vigueur. Mais, ce matin de *kouôtchack*¹, les choses ne vont pas tout à fait être comme d'habitude. Les garçons arrivent devant la case et la trouvent fermée. Pour eux, elle n'est pas encore réveillée et ils partent sans la voir.

*

Le soir s'approche déjà, mais les garçons n'ont toujours pas de prise. Ils songent à s'aventurer au dedans du *Koupé*. « *Ce sera notre occasion de voir un peu plus de la forêt* », dit Nankap. Mais il parle encore quand une voix brise le silence des arbres. « *Nankap ! Tano !* »

¹ Deuxième jour de la semaine. Il ne correspond pas nécessairement au mardi du calendrier grégorien.

La voix semble venir du vent, mais c'est celle d'un homme. « *Nankap! Tano!* » Sa silhouette émerge au loin. Il court vers les chasseurs comme poursuivis par un lion. « C'est Gimé! pousse-t-il, essoufflé, parlant entre deux respirations. Elle a eu un malaise, Nankap! Elle meurt! »

*

Nankap, le jeune prince et le serviteur arrivent à grands pas à la case de Gimé. À l'entrée se tiennent quelques autres membres de la cour. Tabé, Yana et Soumbi — une des femmes du Roi — sont à l'intérieur, les mines tristes, les visages pâles. Le silence règne. La scène est funèbre : Gimé, allongée sur le dos, le corps en sueur comme sorti d'un four, gémit. « *Mère ?* » demande Nankap en se jetant à son chevet. Comme si sa voix conjure un sort, la vieille dame ouvre les yeux. « *Mon fils...* » murmure-t-elle. Le garçon ne répond pas, mais lui tient les mains. Après un long silence, elle parle en parcourant lentement la salle du regard. « *Laissez-moi*

seule avec Nankap et Tabé. »

On obéit. La porte se referme.

« Une chose que je dois vous dire... C'était il y a dix-huit ans... Nous n'avons pas toujours été des étrangers. À une époque, nous étions seigneurs. Des tragédies sont arrivées... Mais il fallait que je vous protège...

— De quoi, mère !?! Il se force à se contenir. Tabé se rapproche. Elle s'assoit au pied du lit. Mais sans se soucier d'eux, la vieille dame observe encore un silence.

— Je vous ai dit que votre père était mort. Cet accident... Je n'en sais rien... Je n'ai jamais su ce qui lui est arrivé. Jusqu'ici, j'avais espéré qu'un jour, il vous revienne... Qu'il franchisse cette porte et qu'il vous dise qu'il est temps de rentrer... J'avais refusé de vous raconter les vraies raisons... Celles pour lesquelles nous avons fui. J'avais peur qu'elles vous hantent comme elles m'ont hanté... Mais je pars... Elles ne me vaudraient rien où je vais. Que vous connaissiez donc votre histoire, aux ancêtres, si ça leur

plait... »

II

« ... En ces temps, Ngoula, le pays d'où vous venez, vivait son apogée. Il jouissait du respect de tous les royaumes autour de lui. Jusque dans le Sud, il était connu pour ses terres fertiles et les précieux bois de ses forêts. Les commerçants y allaient acheter et vendre leurs marchandises. Les voyageurs et les artisans arrivaient de pays lointains, juste pour admirer sa beauté. Mais malgré ce grand prestige, le déclin s'approchait. Le pays vivait depuis de longues années une déliquescence. Il avait oublié ses traditions et le peuple, dans l'excès, rejetait les valeurs qui avaient autrefois fait sa grandeur.

Votre père s'appelait *Téssop*. Avec d'autres hommes, il décida de renverser le souverain, le roi Foupa. Il voulait mettre un terme à la vieille dynastie. Il était convaincu que

l'unique salut de Ngoula était de rétablir un ordre ancestral. Il avait un compagnon : Tsabo. Les deux étaient depuis leur enfance d'inséparables amis. Ils partageaient tout. Parvenus à l'âge adulte, ils finirent par prendre des chemins de vie différents. Mais on disait que leur amitié n'avait souffert d'aucune ride.

Dans sa jeunesse, Téssop était un habile chasseur. Grâce à son esprit fin et le savoir-faire qu'il avait reçu de son père, il pouvait piéger n'importe quel animal, petit ou grand. Il ne rentrait jamais des champs sans gibier, fût-il un rat sauvage. C'était aussi un jeune homme intelligent. Mais un peu comme toi, Nankap, il manquait de voir le monde tel qu'il est et il prêtait vite aux hommes de bonnes intentions. Il rejoignit plus tard l'ordre des gardiens et devint un chef d'armes.

Tsabo devint lutteur, le meilleur de la région, à la fois craint et respecté dans le pays. Il était bavard, malin et avait la même finesse d'esprit que votre père. Un certain nombre de rumeurs voulaient que les deux soient du même sang. Cependant, personne ne sut

l'attester. Il faut dire qu'on distinguait bien T'éssop, avec sa silhouette svelte et proportionnée, de celle de Tsabo, trapue.

Le nom de votre mère était *Nguentani Nandreu*, mais nous l'appelions Guenta. Elle allait bientôt te mettre au monde, Nankap, quand je fus choisie parmi mes sœurs dans le village de Baham. On me fit venir de là pour être ta tutrice. Baham était aussi le pays de ta mère. Elle avait insisté auprès de T'éssop pour qu'il prenne pour toi, une tutrice du même village. Je ne peux parfois m'empêcher de croire que c'était une décision prémonitoire. Comme si au fond d'elle, elle sentait bien qu'elle ne te verrait pas grandir. Elle voulait peut-être que vous ayez à vos côtés une présence rappelant son pays natal. Elle et moi chantions souvent un hymne que toutes les femmes de Baham, quand elles devaient partir loin, en mariage ou pour quelques autres raisons, apprenaient de leurs mères :

Tu avais dans ton regard quelque chose d'un rêve.

Tu portais une robe de rouge et de vert.

Ta douceur nous caressait comme une brise.

Mon village

*Ta mémoire est plus fidèle que toi.
Attention, les enfants, elle court dans la nuit.
Elle cherche les hommes et les conseils du roi.
Attention à ses chants et ses pleurs de minuit.
Ta mémoire est plus fidèle que toi.
Le clair matin se lèvera toujours
Pour qui sait attendre sans haine.
Et un jour vaincra l'amour
Sur nos peines éternelles.
Tes prairies brilleront de mille joies.
Ton ciel bleu chantera.
Et les âmes qui, autrefois,
Dansaient au rythme de tes pas,
Reviendront fièrement à toi. »*

À la vérité, Tabé et Nankap connaissent bien le poème. Ils l'ont souvent entendu d'elle. Et comme à chaque fois, après avoir chanté, la vieille dame semble reprendre des forces. Sa voix est plus vive. Tabé lui propose de l'eau à boire. Elle refuse. Elle veut terminer l'histoire :

« Nankap, continue-t-elle, tu avais un an quand maman Guenta conçut Tenkap, ton frère, et deux quand il vint au monde. Mais

c'est à ce moment que le premier malheur nous frappa. Trois jours après que ton frère naquit, Guenta mourait. Elle avait perdu beaucoup de sang, mais ni moi ni les femmes qui s'occupaient d'elle ne l'avions décelé à temps. Comment vous dire que son départ fut pour nous une terrible tragédie ? Il est vrai qu'à cette époque déjà, c'était commun qu'une mère, en donnant la vie, offre la sienne. Mais qui peut dire être préparé à la visite de la mort au point de ne pas en souffrir ?

Nous fîmes son deuil. Je vous pris comme mes enfants, mais je n'étais pas seule. Maman Ntafeu et toutes les femmes de la maison devinrent vos mères. L'année qui suivit fut paisible. Elle fut courte, mais belle. Nous vivions dans une concession aux abords de Ngoula. Téssop l'avait appelé *Langui* en l'honneur de son père, qui, en son temps, était aussi un chasseur. Je ne garde de ces années que d'heureux souvenirs, quoique, nous fûmes en ces temps-là loin de soupçonner, ne serait-ce qu'un instant, le terrible projet que votre père et ses compagnons

fomentaient en secret.